

LES CAHIERS DE L'HISTOIRE

Bulletin de l'Association Culturelle
des Amis du Centre Hospitalier Interdépartemental de Clermont



"A l'Asile de Clermont - Médecin blessé par un fou" *Le Petit Journal Supplément illustré* du 29 avril 1906

N° 3
NOVEMBRE 1999

Édito

Notre Association n'a pas encore atteint le nombre d'adhérents qu'elle mérite et l'indifférence manifestée par les "amis" potentiels me surprend et m'inquiète car aucune critique n'est parvenue jusqu'à moi.

J'avoue que j'avais espéré que le seul contenu affectif figurant dans l'appellation de notre association nous attirerait un grand nombre d'adhérents. C'était évidemment projeter chez les autres un sentiment que j'éprouvais personnellement, après avoir rempli les fonctions d'Administrateur pendant vingt ans. Je m'imaginai même que ce sentiment ne pouvait être que partagé par de nombreux employés qui étaient fonctionnaires de l'hôpital depuis plusieurs générations. Malheureusement, il faut croire que la société évolue tellement vite que la tradition n'a pas le temps de s'installer car ma démarche n'a pas été très bénéfique.

J'étais également persuadé que les médecins, qui ont chacun un plan d'ancrage dans l'établissement, ne manqueraient pas de s'intéresser à l'évolution de leur principal outil de travail. Or, je n'ose pas mentionner le nombre de médecins adhérant tellement il est ridicule.

Je veux bien admettre que certains d'entre eux sont surchargés de travail mais j'estime que leur participation à nos travaux durant quelques minutes, au moins périodiquement, ne serait pas du temps perdu ; chaque fois que les questions traitées à la Société Savante relèvent de ma compétence, je ne manque pas d'assister aux débats avec grand intérêt et j'avoue que je serais heureux si je pouvais constater la même attitude de la part des médecins.

Mon optimisme naturel me conduit toutefois à excuser ces défaillances regrettables par une information insuffisante. Je ne peux pas me résigner à admettre que des personnes qui consacrent la majeure partie de leur vie active à l'hôpital évitent de prendre part à des réunions qui n'ont d'autre but que de faire revivre le passé pour améliorer l'avenir. Nous avons, certes, accompli de sérieux efforts pour faire connaître nos projets et les moyens que nous désirons employer pour les réaliser mais il semble que cette publicité n'ait pas été assez explicite. Par contre, nous avons fait publier trois bulletins qui ont précisé nos buts et donné quelques exemples de travaux qui peuvent être accomplis par tous ceux qui veulent bien s'intéresser à la vie de l'Établissement, qui est devenu aujourd'hui le Centre Hospitalier Interdépartemental de CLERMONT.

C'est pourquoi j'insiste auprès de mes lecteurs pour qu'ils nous rejoignent dans notre Association dont le rôle n'est pas négligeable dans une société en pleine mutation. Ils constateront que les études et recherches à caractère historique et pédagogique, qui entrent dans le programme que nous avons publié, ne manquent pas d'intérêt. De même la relation, l'interprétation et l'étude des événements qui, dans le passé, ont marqué l'évolution de la psychiatrie, constituent une histoire riche d'enseignements. Il n'en reste pas moins que l'histoire a tendance à modifier les faits et, par conséquent, à changer en relativité ce qui devrait rester actuel. On constate bien souvent que chacun prétend être l'interprète de "la" vérité alors qu'il est, en réalité, celui de "sa" vérité.

Parmi les matériaux de l'histoire, il faut réserver une place particulièrement importante aux vestiges matériels, d'où l'aménagement d'un musée, déjà en chantier. Le dessin d'un meuble, la confection d'un appareil, la qualité d'un matériau ont sûrement une valeur documentaire au moins égale à celle d'un écrit.

"Rendre à l'hôpital sa mémoire pour encore apporter un présent et un avenir", telle est la tâche de la Société Française des hôpitaux, à laquelle nous nous associons de tout cœur.

Le Président
Henri THEILLOU

Sommaire

Édito
Henri Theillou Président de l'Association.....P. 2

L'Asile d'Aliénés de Clermont.....P. 3
vu par la Commission
des psychiatres belges en 1864
Maryline Clin

Quatre années à l'Asile de Clermont.....P. 9
Christian Walrand

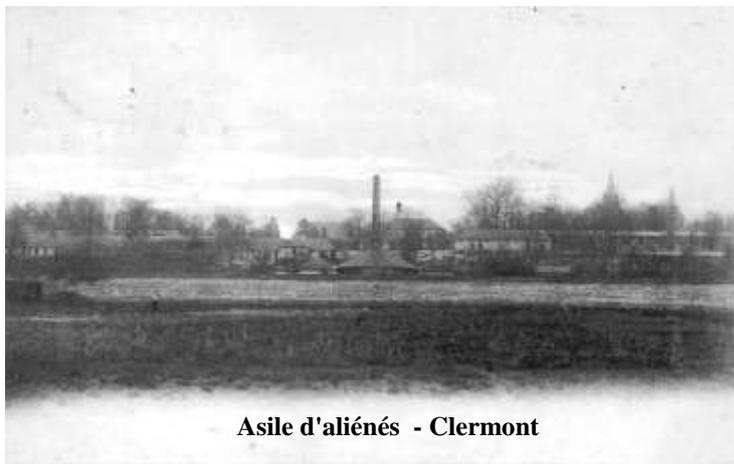
Directeur de la Publication :
M. Henri Theillou
Rédacteur en Chef :
M. J-F Popielski
Comité de Rédaction :
Mmes Clin, Neumann, Obry, Olivier,
MM. Bellanger, Bourrachot, Défossé, Durbin, Hesse, Walrand
Conception et réalisation :
Maryline Clin

Reproduction : Imprimerie du S.I.O. - Clermont

L'Asile d'Aliénés de Clermont

vu par la Commission des psychiatres belges en 1864

L'Asile de Clermont est érigé sur le versant méridional du mamelon où est assise la ville de ce nom à droite du chemin de fer qui va d'Amiens à Paris et à 55 kilomètres nord de la métropole Il a pour dépendances les deux fermes-colonies de Fitz-James et de Villers sous Erquery, situées à quelque distance dans la vallée.



Asile d'aliénés - Clermont

murailles assez élevées pour empêcher les évasions, sans nuire à la vue sur les campagnes et les coteaux environnants. Toutes les cours, sauf celles des agités, sont plantées de fleurs et d'arbustes, ornements appréciés.

La situation topographique offre un immense avantage pour l'influence physique et

Cet établissement qui, par sa position à proximité de la gare, permet un facile accès aux malades venus d'autres départements, domine la vallée de l'Oise et ses coteaux, de Clermont à Compiègne. Son exposition au midi, revêt un aspect pittoresque; les malades y respirent un air vif et sain...

Autorisé par décret du 25 janvier 1851, affecté au traitement des maladies mentales pour les deux sexes, l'asile de Clermont reçoit des indigents et des pensionnaires. Il est la propriété de MM Labitte frères..., l'un, M. Auguste, directeur, l'autre, M. Gustave comme médecin en chef et le troisième M. Alexandre, chef de l'exploitation agricole.

Ils sont secondés dans leur entreprise par deux médecins adjoints, par un élève interne et par un pharmacien. Une communauté d'idées et d'intérêts, contribuent puissamment à la bonne organisation des divers services, et à assurer aux malades les avantages d'un traitement vraiment familial.

La population générale de l'asile était au 31 mars 1864, de 1495 malades des deux sexes, quand les nouvelles constructions seront achevées, elle pourra être portée à 1650 malades.

L'asile principal qui constitue à proprement parler un établissement fermé, a une superficie de trente hectares, dont dix-huit sont cultivés en jardin potager qui subvient aux besoins et occupe les aliénés valides que leur état d'agitation ne permet pas d'envoyer à la colonie.

L'établissement est divisé en plusieurs quartiers correspondant aux différentes catégories d'aliénés. Les sexes sont complètement séparés. Chaque division ou section possède un vaste préau clôturé par des

morale qu'un asile peut exercer sur les aliénés. Elle permet d'établir des clôtures, conservant au malade l'illusion d'une liberté relative. L'élévation du sol permet en outre de respirer un air pur excluant les dangers d'épidémies propres aux endroits humides.

Les anciens bâtiments, érigés successivement, à mesure de l'accroissement de la population ne présentent aucune harmonie dans l'ensemble et seraient tout à fait impropres à leur destination, sans l'heureuse disposition du terrain. Les salles de réunion, les dortoirs, les infirmeries, manquent d'une ventilation répondant aux exigences d'une bonne hygiène.

La seule ventilation existante est celle des infirmeries. Elle consiste à introduire du dehors, une quantité d'air suffisante pour alimenter la capacité de la salle; mais quand cet air a servi à la respiration, il ne trouve d'autres issues pour s'échapper que le foyer du calorifère, les portes et les fenêtres. Ce système très imparfait expose les malades aux courants d'air froid quand on ouvre les fenêtres. Il est insuffisant la nuit pendant l'été, et dangereux l'hiver.

Hâtons-nous de dire que, à côté de ce défaut qui va disparaître dans les nouvelles constructions, et auquel on remédiera dans les autres locaux, l'administration entoure les malades de tout le bien-être que leurs infirmités réclament. Le coucher et la propreté des dortoirs et des infirmeries ne laissent rien à désirer.

Chaque infirmerie contient une vingtaine de lits composés d'un matelas en laine, d'un sommier de zostère, d'un traversin et d'un ou de deux oreillers. A proximité se trouvent deux chambres pour les malades agités ou atteints de maladies contagieuses.

Dans les quartiers des agités de l'un et de l'autre sexe, il y a des salles de réunion dont l'étage est trop bas, ce qui, joint au manque d'air, à l'absence de tout objet de

récréation, à la présence de bancs et de tables de bois grossier, donne à l'ensemble de ces lieux un aspect misérable qui influe sur l'expression de la physionomie des malades et sur la nature de leurs actes.

Depuis que le département de la Seine a envoyé à Clermont 200 aliénés appartenant à la ferme de Sainte-Anne (dépendance de Bicêtre qu'on vient de supprimer), il existe une agitation dans la section des hommes turbulents. Cependant aucun malade ne se trouvait en cellule et très peu portaient des entraves. C'est un progrès que nous devons mentionner à l'éloge de l'administration et du personnel préposé à la surveillance. En disséminant les agités, dans les nouveaux locaux en cours d'achèvement, on réduira certainement la surexcitation.

Les aliénés de chaque sexe sont divisés en deux classes principales : les pensionnaires et les indigents.

DIVISIONS		SECTIONS	
1° pensionnaires hommes	67	Tranquilles	43
		Agités et gâteux	24
2° indigents hommes	359	Tranquilles	153
		Déments et gâteux	52
		Epileptiques	55
		Agités	42
		Idiots	14
		Infirmierie	43
1° pensionnaires femmes	80	Tranquilles	46
		b. Gâteuses et agitées	34
2° indigents femmes	525	Tranquilles	109
		Démentes et gâteuses	140
		Semi-agitées	90
		Agitées	47
		Epileptiques	57
		Idiotes	30
Infirmierie	52		

L'asile de Clermont, créé en 1852, par le Dr Labitte père, ne comptait qu'un petit nombre de malades; il s'est développé successivement, sans que l'idée d'un plan général ait guidé ses fondateurs. Lorsque MM. Labitte frères en ont pris la direction, la population de l'établissement s'élevait à 750 aliénés. C'est de cette époque que datent les améliorations qui y ont été introduites successivement et qui se complètent aujourd'hui, sans que les départements qui envoient leurs malades (Oise, Seine et Oise, Seine et Marne, Aisne, Somme) aient eu à supporter de ce chef aucune augmentation du prix de la journée d'entretien.

Dans les nouvelles constructions, tout ce qui peut rappeler l'idée de réclusion a été soigneusement évité; les façades de briques rouges et pierres blanches présentent un aspect agréable et riant; les bâtiments ont un étage, et nulle part on ne retrouve les vestiges de grilles ou de verrous. Les seuls moyens de coercition en usage sont la camisole de force, la ceinture à gantelets ou la ceinture d'Haslam, la douche et la cellule. Le nombre restreint des cellules (50), eu égard à la population de l'établissement, prouve l'action puissante des occupations et des travaux agricoles sur l'esprit des malades.

La construction de ces cellules est différente de celle des établissements belges; elles sont rangées le long d'un corridor. Au-dessus des portes il existe une fenêtre sans vitres, ce qui augmente considérablement le cube d'air que le malade peut respirer la nuit, et permet de chauffer l'hiver les cellules au moyen d'un seul calorifère. La fenêtre, du côté opposé à l'entrée, donne directement sur le préau, les volets à l'intérieur, se fermant à clef, empêche le malade de briser les vitres et permettent de transformer au besoin chaque petite chambre en cellule obscure. Toutefois nous préférons le système usité en Belgique, où l'on place la cellule entre deux corridors pour rendre la surveillance plus facile et plus sûre.

Toutes les nouvelles constructions sont surmontées d'un étage réservé comme dortoirs pour les semi-agités. Les dortoirs sont proprement entretenus; les lits de fer sont garnis d'un matelas, d'un sommier de varech et d'un traversin; les toiles des draps sont blanches et d'un tissu convenable. A l'extrémité des dortoirs il y a une ou deux chambres de garde, pourvues d'une petite fenêtre, ce qui permet au gardien d'observer les malades pendant la nuit et de leur porter secours au besoin.

Nulle part nos yeux n'ont été choqués par l'existence de ferrures grossières et apparentes; les portes se ferment au moyen de clefs spéciales à chaque division. De cette manière la séparation des sexes et des diverses catégories de malades est complète; et l'on empêche que des employés autres que ceux préposés aux malades de leur section s'introduisent dans celle qui ne leur est pas confiée.

En vue de prévenir les tentatives de suicide, les escaliers sont construits en bois et placés entre deux murs. Il donnent sur des paliers pour éviter les marches tournantes, qui présentent des inconvénients.

Le taux de la pension pour les aliénés de la classe aisée varie en proportion des soins à donner au malade et des exigences des familles. La journée d'entretien pour la classe indigente est de 1 franc à 1 franc 25 centimes pour les hommes, de 96 centimes à 1 franc 20 centimes pour les femmes.

Le régime alimentaire des pensionnaires est en rapport avec le prix de la pension : ils ont du vin pour boisson. Les indigents ont du pain et des légumes à discrétion,

et six fois de la viande par semaine; leur boisson ordinaire est la bière. Quant aux habillements, nous avons trouvé les hommes convenablement vêtus d'un pantalon et d'un gilet de drap bleu foncé, d'une blouse de toile de la même couleur, d'une casquette de drap noir, de bas ou chaussons de laine ou de coton selon la saison et de souliers de cuir à semelles de bois.

Cette chaussure offre une grande économie d'usure et quoique un peu bruyante quand les aliénés montent et descendent les escaliers, elle ne présente pas l'aspect grossier des sabots et préserve les pieds contre l'humidité.

Les femmes ne portent pas d'uniforme; leurs vêtements sont variés et chauds l'hiver, et toutes ont la tête garnie d'un mouchoir à carreaux rouge et blanc en guise de bonnet. L'ensemble de ce costume, qui est d'une grande propreté, présente quelque chose d'agréable.

Tous les aliénés (hommes et femmes) ont un costume d'été et un costume d'hiver, qui satisfait amplement à toutes les exigences de cette classe de malades. L'eau fournie à l'asile provient de la rivière la Brèche ou (Bresche) qui coule au pied de la ville, et qu'on y amène au moyen d'appareils mécaniques et de conduits qui la distribuent dans chaque section : des bornes-fontaines en permettent l'usage aux malades.

L'administration après bien des essais infructueux, est parvenue à résoudre en partie la question de la bonne tenue des lieux d'aisances, au moyen de sièges inclinés qui empêchent les aliénés d'y déposer des ordures. A l'aide du temps, de la patience et d'une surveillance assidue, on parviendra à vaincre et à réformer des habitudes malheureusement enracinées dans une grande partie de la population. Pour éviter les odeurs méphitiques¹ dans les bâtiments, on a éloigné les lieux d'aisances, et on a adopté le système des fosses mobiles.

Tous les soirs les matières fécales sont enlevées et versées dans une fosse commune, à proximité du jardin potager, d'où elles sont envoyées à la colonie pour servir d'engrais.

Chaque division a une salle de bain dont les baignoires sont en cuivre rouge, étamées à l'intérieur, elles sont alimentées par des conduits à robinets placés au fond et du côté des pieds.

Depuis plusieurs années, un des Frères de charité, à la maison de santé du Strop à Gand, a introduit une modification : les baignoires sont construites avec un évasement pour reposer la tête, et du côté des pieds en haut il y a un réceptacle en forme de grand entonnoir d'où partent deux conduits percés de trous à leur partie inférieure, de telle sorte que l'eau froide et l'eau chaude se mélangent avant leur introduction dans le bain, et qu'elles coulent le long des parois sans jamais exposer le malade.

D'après les renseignements fournis par les médecins, l'usage du bain prolongé avec affusion d'eau froide sur la tête de l'aliéné donne des résultats favorables dans la période aiguë de la manie agitante .

L'administration ayant reconnu toute l'importance d'une pédagogie pour les jeunes idiots, et les fruits utiles qu'on peut retirer de son institution, a créé deux écoles, l'une pour les garçons et l'autre pour les filles, où l'on exerce le peu d'intelligence qui reste à ces malheureux enfants en leur inculquant les notions de morale et d'instruction que leur faible cerveau peut recevoir avec avantage. Ainsi, aux jeunes garçons on apprend un métier et on leur donne quelques notions élémentaires d'écriture, de grammaire, d'arithmétique et de géographie. Cette section renferme quatorze garçons. La section des jeunes filles idiotes contient trente enfants, qui apprennent la couture et sont initiés au calcul, à la grammaire, à l'écriture, etc.

Comme il importe de procurer des occupations à certains malades, on a établi à Clermont des ateliers qui sont le complément des travaux agricoles dans les deux fermes, et subviennent aux besoins de divers services de l'établissement, en dehors du blanchissage et de l'alimentation auxquels pourvoit la colonie.



Le chiffre élevé de la population a permis de recruter des ouvriers exercés dans les divers corps de métiers, ce qui offre une grande ressource pour un asile. On a pu organiser ainsi des ateliers de couture, de repassage, de confection de vêtements, de cordonnerie, de boulangerie, de serrurerie, de chaudronnerie, de peinture et de vitrerie, de matelasserie, de menuiserie, tous occupés par un nombre suffisant de travailleurs et dirigés par autant de chefs d'atelier.

Dans les ateliers de couture et de confection de la section des femmes, nous avons trouvé que, pendant les heures de travail, il y règne un grand silence, ce qui prouve que l'ordre y est maintenu; mais nous ne pouvons pas nous dispenser de faire remarquer que l'arrangement des chaises et la vue de malades se tournant deux à deux le dos, rappellent trop le régime de la prison, et qu'il vaudrait peut-être mieux donner aux ouvrières une position plus conforme aux usages des ateliers ordinaires.

¹ répugnantes

Si nous attachons quelque importance à certains détails, que d'autres négligeraient peut-être c'est que nous sommes pénétrés de l'effet que leur ensemble doit produire sur des esprits malades et impressionnables et que nous avons la conviction que la vue d'objets agréables, les distractions sagement ménagées contribuent puissamment au rétablissement d'un moral qui n'a été que trop péniblement affecté.

La surveillance et les diverses branches de service sont confiées à cinq chefs de service. Le nombre des gardiens et des gardiennes est de 110. Les chefs d'ateliers, sont au nombre de 50.

Il existe une chapelle dans l'asile, où les malades tranquilles et les convalescents vont entendre la messe le dimanche. L'aumônier qui préside au service religieux, est un puissant agent de moralisation et de consolation pour les malades qu'il visite fréquemment.



Le personnel du service administratif se compose outre le directeur habitant l'asile de Clermont, de deux sous-directeurs des colonies de Fitz-james et de Villers; d'un secrétaire et de deux employés; d'un caissier et de deux employés et d'un économe et de cinq employés.

Les registres prescrits par les articles 12 et 18 de la loi du 30 juin 1838 sont tenus par les médecins adjoints, qui y consignent mensuellement les modifications survenues dans l'état de chaque malade et y annotent les sorties, et les causes de décès et le résultat des autopsies cadavériques.

LES COLONIES DE FITZ-JAMES ET VILLERS

Les colonies de Fitz-James et de Villers sous Erquery donnent matière à des observations intéressantes au point de vue du traitement des aliénés à l'air libre, et démontrent quelle est la somme de liberté dont ils peuvent jouir sans porter aucune atteinte à la sécurité publique et tout en assurant les conditions d'une bonne colonie.

La colonie de Fitz-James est située à deux kilomètres de Clermont à gauche de la ligne du chemin de fer qui

conduit à Paris. Son étendue est de 240 hectares : les corps d'habitation et les dépendances de l'exploitation agricole occupent un enclos de 40 hectares, entouré d'un côté par la rivière la Béronnelle et de l'autre par un mur.

L'aspect général des lieux est celui d'une grande ferme constituée dans les conditions ordinaires : l'entrée annonce une belle habitation de campagne où rien ne déceit la contrainte et où les aliénés jouissent d'une liberté quasi absolue.

La colonie de Fitz-James est divisée en quatre sections bien séparées de manière que la surveillance puisse s'y exercer facilement et qu'on n'ait pas à craindre les inconvénients du mélange des sexes. Ce sont :

1°) La section de la direction

Constituée par une vaste maison de campagne entourée de jardins et de pièces d'eau : le directeur M. Alexandre Labitte y a son logement ainsi qu'une trentaine d'hommes.



La partie de l'habitation destinée aux pensionnaires tranquilles et convalescents comprend, au rez-de-chaussée, des salles de réunion et de billard, une salle à manger, un appartement complet de maître et un salon servant de parloir pour les visites. Au premier étage, un long corridor donne accès aux chambres des malades. Tout ce quartier est richement meublé et les aliénés ont vue, d'un côté sur la ferme et ses dépendances, de l'autre, sur de vertes prairies et sur la section de Bécrel, habitée par les femmes employées au blanchissage du linge.

2°) La section de la ferme ou se trouve l'habitation des colons et la ferme avec ses dépendances.

Le corps de bâtiment occupé par les colons est séparé de la ferme et se trouve à quelques pas de la première section : il se compose d'un rez-de-chaussée où sont les appartements de M. Josse, médecin résidant, la cuisine et trois vastes pièces qui servent de réfectoire et de salle de réunion. L'ensemble a un caractère rustique en harmonie avec la vie champêtre de ses

habitants. Au premier et au second étage, on a établi des dortoirs, au nombre de cinq où les hommes sont très convenablement logés.

Une cour spacieuse plantée d'arbres, de gazon et de fleurs, et séparée de la cour de la ferme est contiguë à cette habitation.

Les bâtiments d'exploitation sur deux hectares se composent d'une écurie pour vingt chevaux, d'une grange avec machine à vapeur servant à battre le grain, à hacher les betteraves, la paille et les carottes, etc. et d'un moulin à farine mû par cette même machine.

Les porcheries et l'étable pour trente bêtes à cornes sont spacieuses et construites avec tous les perfectionnements que l'hygiène a apporté dans ce genre d'édifices.

Une bouverie pour les animaux à l'engrais, un abattoir, des bergeries pour trois cents moutons, de vastes hangars pour les voitures et les instruments aratoires, entretenus avec le plus grand soin, des ateliers de menuisiers, de terrassiers et de charrons, complètent cette importante exploitation agricole.

La distribution des eaux s'opère au moyen d'une roue hydraulique placée sur le cours de la Béronnelle, dans un petit chalet suisse.

Deux salles de bain, affectées aux pensionnaires et aux colons, renferment trois baignoires avec tous leurs appareils spéciaux : elles sont placées à proximité de la machine à vapeur.

3°) La section du petit château



Pensionnat des dames

Destinée aux dames pensionnaires, se trouve à l'extrémité de l'enclos de la colonie : elle touche au village de Fitz-James. On y jouit au loin d'une vue charmante : la superficie est de cinq hectares arrangés en parc et en jardin à l'usage des malades.

Les bâtiments ont un rez-de-chaussée analogue à la division des hommes, et un étage où se trouvent des appartements pour vingt-huit pensionnaires.

4°) La section de Bécrel comprend :

1° le corps d'habitation des aliénées indigentes; 2° les dépendances de la blanchisserie : elle est aussi à l'extrémité de l'enclos, à droite du petit château.



Blanchisserie Bécrel

Le quartier des aliénées, placé en face de la blanchisserie, se compose d'un rez-de-chaussée contenant le logement de la surveillante en chef, le réfectoire une salle de réunion très vaste et un promenoir couvert. A l'étage il y a trois dortoirs pour les malades.

Les bâtiments de la blanchisserie, où 118 femmes sont occupées à blanchir le linge pour l'asile de Clermont et pour les malades des deux fermes, comprennent, au rez-de-chaussée, un atelier de pliage du linge, deux pièces pour le dépôt du linge sale, une salle de bains avec deux baignoires, une buanderie et enfin un lavoir couvert traversé dans toute sa longueur par la Béronnelle. Ce lavoir présente une disposition avantageuse en ce que les malades peuvent travailler debout. Comme il se trouve à une assez grande profondeur au-dessous du niveau du sol, et qu'on y arrive en pente douce, il est toujours pourvu d'eau vive qui entre d'un côté pour sortir à l'extrémité opposée du bâtiment.

Les travailleurs, au nombre de cinquante, quoique appartenant pour la plupart aux semi-agitées, aux maniaques tranquilles et aux chroniques, ont un air de bonne santé et de contentement qu'on ne trouve pas à un même degré dans la population de l'asile.

Au premier étage des bâtiments, on a établi deux séchoirs à air chaud, et au second un séchoir à air libre. Il y a une cour centrale d'environ un hectare, plantée d'arbres, de gazon et de fleurs, où les malades se promènent hors des heures de travail.

Le curé de Fitz-James exerce les fonctions d'aumônier de la colonie, et les malades des deux sexes se rendent, le dimanche, à l'église du village pour y assister au service divin.

Comme nous l'avons dit, une seconde ferme, celle de Villers, est en voie d'organisation et renferme déjà

quatre-vingt et un indigents aliénés, qui sont employés à la construction de la route et à la culture des champs. La liberté qu'on accorde aux aliénés et le mode d'occupation auquel on les soumet font qu'ils contractent vite l'habitude du travail. La population de la colonie de Clermont se compose généralement de campagnards des districts agricoles, qui sont d'un caractère facile et ne répugnent nullement à une vie active : aussi les évasions y sont-elles rares.

Cependant, pour remédier autant que possible à de semblables accidents, on a donné au costume des aliénés une certaine forme qui, sans trop les distinguer des autres campagnards, les fait aisément reconnaître.

En été, le lever a lieu à 5 heures du matin; les aliénés font leur lit, prennent un premier repas et vont au travail à 6 heures. Ils rentrent à 8 heures pour déjeuner, reprennent leurs occupations à 9 heures et rentrent à 11 heures. Il y a un second déjeuner et le travail est repris à 2 heures, jusqu'à 4 heures; puis repos et goûter jusqu'à 5 et le travail se termine à 6 heures et demie; alors les colons rentrent, soupent et se couchent à 8 heures.

Chaque travailleur reçoit une légère gratification, selon l'importance du travail, et on ajoute un supplément à son régime alimentaire.

On a également réuni à la ferme une section d'enfants idiots ou imbéciles qui renferme une salle de réunion, une école et un dortoir complètement séparés des locaux occupés par les autres malades. Ils ont 4 heures d'école par jour et dans l'intervalle des leçons, quelques-uns s'occupent dans la ferme, les autres font des promenades dans les champs.

Lorsqu'ils sont parvenus à un certain âge et qu'ils montrent des dispositions favorables, ils vont dans les ateliers de l'asile et ils y apprennent un état.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur les avantages de ce système, pour faire comprendre l'influence qu'il exerce sur les malades : non seulement il leur crée des occupations variées, mais aussi il constitue pour eux une sorte d'école d'agriculture pratique.

Tous les instruments aratoires utiles sont mis entre les mains des colons ou fonctionnent sous leurs yeux, et ce sont eux qui prêtent leur concours aux expériences des faucheuses, moissonneuses, aux nouveaux procédés de culture, à l'élevage des animaux, etc. : de sorte que les convalescents, en quittant la colonie peuvent lorsqu'ils ont quelque intelligence, utiliser les connaissances qu'ils y ont acquises, améliorer leur position et propager, parmi les populations rurales de leur résidence, les améliorations dont ils ont été témoins.

Le médecin interne résidant à la colonie surveille l'exécution des prescriptions médicales.

Le médecin en chef visite chaque jour de midi à deux heures, l'ensemble de l'établissement il ordonne toutes

les mutations à faire dans l'asile de Clermont et dans la colonie, et fixe le genre de travail de chaque malade.

Le but médical de la colonie consiste à placer autant que possible les aliénés dans les habitudes de la vie sociale : existence en commun, occupations toujours utiles, liberté compatible avec l'état de la maladie et la sécurité des personnes.

Toutes ces conditions amènent nécessairement entre les colons des relations d'intimité réciproque, les intéressent à leurs travaux et leur inspirent des sentiments de considération personnelle qui leur font apprécier les services qu'ils peuvent rendre en même temps qu'ils éloignent de leur esprit toute idée de séquestration et de dépression.

Aussi n'y trouve-t-on aucun moyen de correction; tout aliéné indocile et qui trouble l'ordre est renvoyé immédiatement à Clermont : ce renvoi est presque toujours pour celui qui en est l'objet une punition à laquelle il très sensible.

Les colons font tous les dimanches des promenades au dehors par groupes de vingt à trente; quelques-uns des plus tranquilles ont même la permission de sortir librement sans être accompagnés, et jamais ils n'en ont abusé.

En général l'aliéné est très sensible aux marques de confiance qu'on lui donne et se formalise aisément quand d'autres enfreignent les règlements.

Quand on a visité la colonie de Clermont avec attention, on demeure convaincu que le mode de traitement et d'organisation des divers services est celui qui convient à la plupart des aliénés.

Ce mode de colonisation est sans contredit le plus rationnel et le plus économique possible.

Résumé
du rapport de la Commission
des Psychiatres Belges en 1864
Archives de Geel

Maryline CLIN

Le document original
nous a été aimablement communiqué
par M^{me} le Dr Claude Hermann
que l'Association remercie vivement.

Quatre années à l'Asile de Clermont

**" Notre passé et notre avenir sont solidaires".
Gérard de Nerval**

Quand le 28 juin 1914, à Sarajevo, quelques coups de feu claquent, tuant l'Archiduc d'Autriche François-Ferdinand de Habsbourg, c'est le début d'un noir et terrible hiver qui va s'abattre sur l'Europe durant plus de quatre ans.

Le 31 juillet 1914, c'est le leader socialiste Jean Jaurès qui est assassiné d'une balle, alors qu'il prenait son repas "au café du croissant". Le meurtrier, Raoul Villain¹, déclare lors de son arrestation que c'était "pour faire justice à cet antipatriote et à son antimilitarisme".

Le 1^{er} août on peut lire sur les façades des mairies l'ordre de mobilisation générale pour le lendemain. Quelques jours plus tard va débiter cette effroyable "boucherie", cette grande guerre de nos aïeux qui, certes, ne partirent pas joyeusement, mais sans doute résolument... pour être de retour dans leur foyer "en décembre au plus tard".

La grande guerre, mal conclue par un armistice contraignant jusqu'à l'humiliation, fera naître dans l'esprit Allemand un fort sentiment d'amertume et de rancœur, puis de revanche, qui feront germer l'idéologie nazie



► 1914 – Entrée des Allemands à Clermont

jusqu'à son épanouissement, la seconde guerre.

A Clermont, comme partout ailleurs, chacun s'accroche à sa vie, à son travail. Dès que débutent les hostilités, le directeur de l'asile de Clermont, le Docteur Cacaud est immédiatement mobilisé. Il

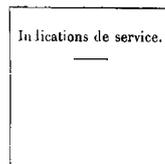
retrouvera son poste le 3 mai 1915 et accueillera un nouveau médecin, le docteur Demay².

Durant cette année 1914, le nombre des admissions est en baisse, même et surtout après le début du conflit. A ce phénomène, deux causes probables sont évoquées: d'une part, l'émigration des populations aurait eu un retentissement certain sur le chiffre des malades à placer et, d'autre part, les transferts s'avérant plus difficiles du fait d'une sûreté très relative des transports auraient pu avoir une incidence négative sur ces

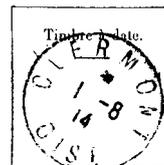
placements. Une autre cause, plus discutable celle-ci, veut que les familles et les municipalités aient eu d'autres soucis que l'internement des malades à l'asile de Clermont.

Il n'en reste pas moins que, malgré le déficit d'internements, l'asile reste très encombré : décision est prise alors d'évacuer vingt quatre malades - dont dix-huit relèvent du département de la Seine - vers l'Asile de la Manche. Pour autant, ceux qui sont restés à Clermont ont été absolument à l'abri des émotions du dehors, même pendant l'occupation qui s'est prolongée du 2 au 10 Septembre 1914".

Le directeur note que les soldats allemands se bornèrent à effectuer dans



MODÈLE N° 3.



TÉLÉGRAMME OFFICIEL.

Le Ministre de la Guerre à Monsieur le Maire de la
(1) Nom de la commune. commune de Clermont

Texte du télégramme.

Ordre de mobilisation générale.

Le premier jour de la mobilisation est le dimanche

2 août

AVIS IMPORTANT.

Dès la réception du présent télégramme, le Maire de la commune, ou son représentant, fait prévenir les habitants par tous les moyens en son pouvoir; il invite les réservistes et territoriaux à se tenir prêts à partir, mais à ne se mettre en route qu'après avoir pris connaissance des affiches de mobilisation que la gendarmerie doit faire placarder dans la commune.

1905-43-1005.

¹ Raoul Villain, jugé en 1919 fut acquitté ! Mais passé en Espagne, il fut abattu par des miliciens anarchistes pendant la guerre civile espagnole.

² Sur le site de Fitz-james, un pavillon porte aujourd'hui son nom.

les magasins et dépendances de l'établissement leurs réquisitions coutumières sans jamais pénétrer dans les services.



Voiture de ravitaillement - 1914

Ces services vont voir leur fonctionnement se compliquer par l'appel sous les drapeaux de la quasi-totalité des internes, du pharmacien titulaire, "vite remplacé par un pharmacien bénévole" et de la plus grande partie des jeunes gens travaillant à l'asile. Malgré cette saignée opérée dans ses forces vives, le fonctionnement continue d'être "satisfaisant grâce à l'imperturbable assiduité du personnel non mobilisé" note encore le directeur dans son rapport annuel.

Si le nombre d'hommes et de femmes hébergés à l'asile est en relative diminution (1822 malades en juin 1914 et 1782 à la fin de la même année) commencent à arriver les premiers militaires. Sont-ils fous ces militaires, au sens où on l'entend à l'époque? Parcourons brièvement quelques rapports médicaux.

Un soldat français considère qu'il est interné abusivement parce que son nom et ses origines germaniques le font, seuls passer pour un espion qu'il n'est pas. Sa susceptibilité patriotique étant mise à l'épreuve, il tente de se suicider. Il sortira guéri. Un second "entendait la voix de sa femme" : sort également guéri. Ce rapport ne dit pas si sa femme s'est tue.

Un troisième, soldat allemand, sort également guéri de l'asile ... mais rejoint la prison.

D'autres internés ont au préalable été réformés. Ainsi C. se voyait déshonoré parce qu'il entendait des voix l'appelant "tire au flanc". Et puis D. persuadé que la France était perdue parce qu'il avait "mal voté".

Un troisième dont l'armée n'avait pas voulu, se faisait néanmoins passer pour un général, qu'il n'était nullement, bien entendu.

Ces cas et bien d'autres qui alimenteront l'asile durant quatre années de guerre se verront rejoints par un fort contingent de soldats venus du front.

De très récentes études évaluent à 62.500 le nombre de militaires rapatriés des lignes de combat et soignés dans les asiles, soit 1% du nombre total des mobilisés.

Quels phénomènes amènent ces soldats dans les asiles situés près du front ? Ce sont ceux qui, victimes de troubles dus à la déflagration des obus, souffrent d'incohérence dans le discours, de stupeur, de troubles du sommeil et de réactions violentes ... qui mènent inmanquablement en nos lieux.

Ce syndrome très répandu se voit désigné par un terme qui disparaîtra à la fin de la guerre : c'est celui d'obusite. A Clermont, le docteur Thibaud fait remarquer que ces troubles fonctionnels passagers ne permettent pas d'étiqueter "*aliéné*" celui qui en souffre. Il écrit : "il est regrettable pour ces soldats et leur famille qu'ils soient l'objet d'arrêté d'internement dans les asiles d'aliénés" et ce bon et clairvoyant docteur de préconiser leur regroupement " dans des hôpitaux spéciaux où ils seraient soignés par des médecins psychiatres de préférence".

Contre l'obusite, point de traitement miracle et l'aspirine, véritable panacée qui vient d'être commercialisée par les Usines du Rhône le 1^{er} novembre 1914 ne peut rien non plus pour combattre ce nouveau syndrome. Ce qui convient aux militaires choqués, c'est "l'alitement dans un milieu tranquille et, après un repos suffisamment prolongé, un réveil activé par des frictions générales". Dès lors qu'ils seront conscients, il conviendra "de leur montrer les objets dont ils ont l'habitude : habillement, photographies de leur famille" ... Il faut, ajoute le docteur Thibaud dissiper leur étonnement, les rassurer, leur expliquer leur situation. Enfin, on complète le traitement moral par des bains, des massages et une alimentation appropriée".

Dès qu'ils seront rétablis, "il y a intérêt pour ces militaires, à être envoyés le plus tôt possible dans leur famille, en congé de convalescence". A l'asile, la position très humaine et clairvoyante du docteur Thibaud (qui a en charge la section des hommes) n'est pas, loin s'en faut, partagée par la plupart de ses confrères, médecins militaires particulièrement. Ces derniers soupçonnent, puis accusent très ouvertement les soldats atteints d'obusite, de simulation, pour se soustraire aux épreuves du front, bien entendu.

Et bien entendu, ces éminents médecins militaires renverront illico presto les "tricheurs" sur le front. Ces militaires dont la qualité première était celle d'être médecin, se sont disqualifiés par leur indignité patente vis à vis de leurs semblables en souffrance.

Pire! Ces médecins refusent de voir chez certains soldats les signes précurseurs de la démence précoce - appelées schizophrénie dès 1908 - parce que cette découverte est due à Emile Kraepelin, un Allemand ! Où le patriotisme rejoint la bêtise !

L'année 1914 s'achève tant bien que mal. En l'absence des internes et des gardiens, l'établissement a recours à des malades comme gardiens auxiliaires, "sans aucun incident fâcheux" est-il précisé.

Les restrictions n'ont pas encore touché l'asile que son énorme ferme permet de fournir en grains (pour la



fabrication du pain) en viande, en légumes, en fruits, en bourrées, en bière (que l'asile fabrique depuis des années)...

Hormis une pénurie d'hommes qui s'installe à tous les niveaux de la société, la région ni l'asile n'ont encore vraiment souffert durant ces premiers mois du conflit. L'hiver s'installe, la guerre s'enlise ... Les hommes ne seront pas de retour à la Noël.

L'année 1915 est la première année meurtrière et relativement stérile du point de vue des états majors. Après d'âpres combats, le manque d'hommes, de matériel, d'armes, de munitions impose de part et d'autre le creusement de tranchées. On creuse, on bétonne, on attend. Cette guerre de siège durera quarante mois, ponctuée de percées meurtrières d'un côté et de l'autre ...

Combat des Éperges en 1915, bataille de la Somme en 1916, terrible bataille où, pour reprendre neuf kilomètres aux Allemands, la France perd 205.000 hommes! Offensive du Chemin des Dames en 1917, Verdun en 1916 et 1917. Un front de quelques kilomètres de profondeur s'étend sur plus de sept cents kilomètres de longueur, des Flandres aux Vosges passant à une portée de fusil à l'est de Compiègne.

C'est en 1915 qu'apparaissent les premiers gaz asphyxiants dont l'ypérite - parce que utilisée pour la première fois à Ypres, en Belgique, en avril 1915 - le lance flammes, les zeppelins et les avions de bombardement.

L'absence quasi totale des hommes dans les fermes, les nouvelles armes très destructrices aussi ont, en partie, décimé le cheptel français : le pays a déjà perdu deux millions de bovins : il faudra dix ans après la guerre pour le reconstituer. A l'Asile, il y a encore, heureusement, de la viande de porc et de mouton pour

nourrir les malades. Heureusement, car la récolte de blé a été désastreuse : été pourri, champs abandonnés, paysans sur le front.

Le Sénat prend des dispositions pour faciliter les réquisitions civiles permettant d'acheter le blé - le peu de blé que l'on peut trouver - en dessous de 30 franc le quintal. L'offre étant inférieure à la demande, les prix "flambent".

La France manque de tout mais, malgré cela la direction prend à cœur d'améliorer les conditions d'hébergement des malades qui lui sont confiés. Nonobstant les difficultés d'approvisionnement en matériaux, sont installés le tout-à-l'égout et " les water-closets à chasse d'eau dans le service des hommes indigents". Pour éviter les vols, la direction fait clôturer les jardins de Clermont et de Fitz-james.

Un gros point noir subsiste : le recrutement d'infirmiers et de gardiens est impossible. C'est ainsi que "des femmes sont affectées dans le quartier des hommes".

Parmi les entrants, nombre d'entre eux arrivent des départements envahis : Aisne, Somme, Pas-de-Calais, Nord, Marne, Ardennes, Meuse, Meurthe et Moselle ainsi que de certains pays tel que la Belgique, le Luxembourg, le Wurtemberg, l'Italie, l'Alsace-Lorraine. Deux mille trois cents malades sont ainsi accueillis, traités, nourris, logés, blanchis dans des conditions particulièrement difficiles.

Causes directes de l'encombrement de l'asile, la mortalité. En 1915, elle touche 176 personnes soit 17 % environ de la population internée. C'est la plus forte moyenne décennale enregistrée !

Les conditions d'hygiène devenant de plus en plus précaires, le personnel bénéficie de la vaccination anti-typhoïdique sur "les conseils d'un médecin distingué de l'institut Pasteur, le docteur Lazaume, alors mobilisé temporairement à Breuil-le-Sec". Il est noté, non sans humour, que "la vaccination anti-typhoïdique n'est réellement ennuyeuse que pour le médecin en raison des préparatifs à faire".

En cette fin d'année 1915, ce bon et lucide docteur Thibaud semble avoir été entendu : quelques centres psychiatriques pour les armées ont été ouverts en France, mais leurs moyens sont faibles et le nombre de lits peu élevé : le docteur Thibaud pourtant ne décolère pas quand il dénonce l'évacuation des psychopathes aigus susceptibles de guérison sur les hôpitaux généraux" pour les soustraire à la "tare de l'internement".

Parallèlement à la mise en place de ce nouveau type d'hôpitaux, ces centres d'accueil psychiatriques pour les militaires, la législation en vigueur est quelque peu modifiée par le ministère de l'intérieur¹ afin de réduire les longueurs administratives lors des internements de militaires, uniquement.

³ Les asiles relèvent à l'époque de ce ministère.

Cet amendement de la réglementation prévoit que les militaires entreront à l'asile avec un simple certificat médical et, en cas de guérison, sortiront immédiatement sans formalités particulières. Le militaire ainsi interné relève du placement volontaire (PV)² : cependant, si son état se chronicise, le PV est transformé en placement d'office (PO) régime administrativement et médicalement beaucoup plus lourd.

A Clermont, de nombreux soldats entrent dans nos lieux "pour troubles mentaux dus à une intoxication alcoolique récente". L'interdiction, en 1915, de la fabrication et de la vente de l'absinthe dont l'adjectif, absinthisme, avait supplanté le terme alcoolisme en vigueur depuis 1848 - lui-même ayant remplacé celui d'ivrognerie - mais aussi l'interdiction de la vente de l'alcool et des "boissons alcooliques" (sic) aux militaires dans la zone des armées furent deux mesures bien accueillies dans le corps médical. Cependant, il ne faut pas négliger l'intérêt que pouvait avoir l'alcool, et le vin en particulier si répandu et si consommé alors, sur le "moral" des troupes.

Priver de ce nectar les soldats soumis à des pressions psychologiques énormes, à l'anxiété, à l'angoisse de la mort, omniprésente, c'était avant tout pour les autorités militaires, agir dans le sens de la sécurité et d'un bon état sanitaire des troupes. Mais c'était peut-être aussi plonger ces soldats dans un peu plus de désespoir et de désespérance. Si l'alcool a cet effet onirique que nous lui connaissons, pour autant, est-ce avec du rêve que l'on gagne les guerres ? Comme l'écrivait Jean Cavaillès : "Avant d'être la sœur du rêve, l'action doit être la fille de la rigueur". Et la rigueur fut imposée.

En ce qui concerne les militaires internés, ils relevaient de l'un de ces trois statuts :

- Ceux qui sont atteints de psychoses existant intérieurement à l'incorporation (débilité mentale, délires systématisés, folie intermittente).
- Ceux qui sont atteints de psychoses ayant débuté à l'incorporation mais ne dépendant nullement de la vie militaire ni des événements de guerre (troubles d'origine alcoolique, psychoses par infection et auto-intoxication).
- Enfin, les psychoses déterminées par la guerre : commotion cérébrale par explosif, psychoses d'origine émotive.

² Lorsque la loi de 1838 est discutée au Parlement, les députés s'opposent au ministre de l'Intérieur qui propose le projet et lui reprocheront de ne prévoir que le seul placement d'office comme mode d'entrée à l'asile. Ils finiront par en imposer un second, le placement volontaire, "refusant de limiter la définition de la maladie à la dangerosité". Pour autant, le mot "volontaire" ne concerne pas le malade lui-même, incapable d'avoir, selon une idée ancienne, de volonté propre, mais sa famille et ses proches. Seule leur volonté est prise en considération. Cette notion correspond aujourd'hui à l'hospitalisation sur demande d'un tiers (HDT), appellation plus judicieuse.

Ce classement est d'importance car, seuls les militaires relevant de la troisième catégorie peuvent prétendre à l'octroi d'une pension éventuelle par le ministère de la guerre. Nous comprenons mieux pourquoi certains médecins militaires voyaient de la simulation là où il n'y avait que souffrance réelle.

Cette année 1916 est la première année de la guerre où la pénurie commence à apparaître réellement à l'asile, et partout ailleurs. Conséquence directe de la cherté des vivres et du combustible (charbon et coke) : l'augmentation du prix de journée. Celui-ci passe de 1,53 F à 1,63 F. Augmentation somme toute modérée mais qui n'en fit pas moins "hurler" les représentants des départements associés à la Commission Administrative.

Si la ferme de l'établissement permet de nourrir convenablement les malades durant toute cette année, sont apparues des défaillances bien compréhensibles dans la livraison du charbon et du coke, entraînant de singulières perturbations dans le fonctionnement de la blanchisserie. Le charbon français n'émerge pratiquement plus de terre. Les champs de bataille du Pas-de-Calais interdisent toute descente dans la mine et l'exploitation des veines carbonifères. Le charbon polonais n'arrive plus : la France peut encore se fournir en Angleterre à un prix prohibitif, évidemment.

A l'Asile, il est par conséquent décidé de réduire à trois jours - au lieu de six - le fonctionnement de la blanchisserie de Bécel. Pour faire tourner les "calandreuses", pour chauffer l'eau, pour le rinçage, quatre vingt tonnes sont digérées par la blanchisserie, chaque mois.

Ce tonnage ramené à trente six tonnes entraîne le développement du blanchissage à la main - époque que l'on croyait oubliée! - grâce à l'utilisation des malades. Une autre mesure est prise, celle de la réduction du change de linge : cette mesure est également destinée à "faire durer" les vêtements et la literie. Malgré ces mesures qui touchent très directement l'hygiène, on peut lire dans le compte moral et administratif que "l'état sanitaire de l'asile est resté bon durant toute cette année".

Dès janvier, le chauffage central est stoppé. Tout au long de l'hiver 1916-1917, le peu de charbon disponible est exclusivement réservé aux cuisines et au battage des céréales.

Il apparaît très vite, en 1916, que les restrictions imposées ne peuvent plus être augmentées sans mettre en péril la santé des malades et le bon fonctionnement de l'établissement et sa sécurité.

Le ministère de l'Intérieur entend bien les demandes de la direction de l'asile puisqu'il dépêche huit infirmiers militaires en renfort des dix déjà incorporés dans nos murs. Mais "ils manquent d'expérience"... et l'Asile, en renfort, "engage des vieillards et de très jeunes gens pour garder les malades tranquilles ou gâteux".

Le nombre de femmes internées augmente de quarante huit unités alors que celui des hommes baisse de vingt et une. La raison en est bien compréhensible : "l'incorporation dans les armées est certainement du plus grand poids dans ce constat mais, fait nouveau, les militaires atteints d'obusite ou de tout autre trouble mental, ne sont plus amenés à Clermont mais transférés à l'hôpital du Val de Grâce qui les oriente aussitôt vers d'autres hôpitaux".

Les cuisines



Les décès enregistrés relèvent, pour l'essentiel, de la tuberculose, de la syphilis et de l'alcoolisme, trois fléaux sociaux qui semblent plus importants à l'Asile en raison de la concentration³ ; toutefois étonnant de lire sous la plume du directeur, et considérant ce qui précède, que "cette année l'Asile a reçu les quantités de vin indispensables".

Il ne faudrait pas en tirer des conclusions hâtives et désagréables à l'endroit du directeur, soucieux lui aussi des ravages causés par l'alcoolisme : il faut bien se souvenir qu'au début du siècle - et pour longtemps encore - il n'y a pas de boissons non alcoolisées - en dehors de l'antique "Pom-Pom et de l'aqua simplex" - : vin et bière demeurent les boissons les plus prisées et les plus consommées.

Le vin jouit même de la réputation de boisson "hygiénique". A l'Asile, chaque malade qui travaille à la ferme ou aux champs a droit à sa ration quotidienne de vin et / ou de bière et la loi du 6 mars 1917 interdisant d'introduire ou de distribuer sur les lieux du travail toute boisson alcoolique, ne touche ni le vin, ni la bière, ni le cidre !

Un état sanitaire correct de l'Asile, un hiver doux ont ralenti, malgré des restrictions certaines, le nombre de décès tant chez les hommes que chez les femmes. Mieux, "nous avons eu la satisfaction de rendre à l'armée un certain nombre de soldats dont la bonne conduite ultérieure a attesté de la solidité de la guérison".

Le troisième Noël de guerre approche et le temps semble s'être suspendu, embourbé dans les tranchées, sous la pluie d'obus, dans le brouillard des gaz asphyxiants et les soldats, des deux côtés, attendent, attendent avec cette vertu appelée patience qui lui permet d'affronter les adversités sans se laisser détruire.

Cette année 1917 commencée voit son cortège de restrictions renouvelé. Le coke est désormais introuvable et le charbon acheté en trop petites quantités ne permet plus de faire fonctionner correctement la blanchisserie. En outre, l'acquisition de linge, reportée depuis de longs mois, ne peut être différée : un entretien très approximatif et un espacement du change des malades ont usé trop vite vêtements, linge et literie.

Le trafic commercial est supprimé par la voie ferrée. Ainsi tous les produits augmentent dans des proportions très importantes. A titre d'exemple, les pâtes alimentaires qui coûtaient 57,90 F

en 1914 valent en 1917, 120 F les cent kilogrammes, est passé de 28,80 F en 1914 à 120 F, le savon en pâte destiné à la blanchisserie coûte 118 F au lieu de 34 F les cents kilogrammes en 1914. Le varech de couchage qui sert de litière (y a-t-il un autre mot?) aux gâteux est passé de 18,25 F à 33,75 F. Le bois de boulange a vu son prix tripler : 16.50 F le stère au lieu de 5,60 F en 1914.

Enfin, mais la liste pourrait s'allonger jusqu'à essouffler Prévert, le charbon français que l'Asile payait 29,75 F la tonne en 1914 vaut, pour une même quantité 151 F !

Mais, heureusement, la seule diminution constatée dans l'asile est le nombre de malades internés : 1718 au total (1467 indigents et 251 pensionnaires). Est-ce pour cette raison que l'achat de vin cette année a été ramené à seulement 50.000 litres ?

En ce qui concerne le personnel, la direction demande et obtient que dix prisonniers de guerre soient mis à sa disposition pour permettre de mener à bien ses cultures betteravières ainsi que la fenaison et la moisson. Cette mesure, pourtant, s'avère insuffisante : en effet, les hommes ne sauraient remplacer les bœufs de labour devenus introuvables sur le marché. L'établissement se résigne donc alors à acheter un tracteur "Emerson" qui remplace six paires de bœufs. Mais le prix de l'essence ne le rend, finalement, pas très avantageux et, en plus, sa robustesse laisse à désirer. Cependant, la direction estime qu'à l'avenir "l'emploi du tracteur devra sans doute être généralisé (...) car les labours sont bons".

Dans les pavillons, les quelques militaires mis à disposition par les autorités ont été les bienvenus... mais ils manquent "d'expérience et de savoir-faire". D'autre part, comme pour le personnel masculin depuis le début de la guerre, le personnel féminin commence à manquer" depuis que les formations militaires sanitaires viennent recruter des infirmières parmi le personnel (provoquant) ainsi une désorganisation des services".

³ En fait, il s'agit plus correctement du fameux "delenda est Carthago"-(Il faut détruire Carthage) - que Caton l'Ancien plaça à la fin de tous ses discours pour rappeler que l'ennemi, même vaincu, était encore dangereux.

Grâce aux produits de la ferme bien gérée, grâce à l'augmentation des recettes du pensionnat, grâce aux achats des denrées par la pratique favorable - et légale alors - du "gré à gré", grâce aussi aux restrictions "judicieusement pratiquées" le prix de journée est resté modéré, comparé à des établissements similaires". Il est passé de 1,53 F (en 1915) à 1,63 F (en 1916) puis à 1,88 F en 1917.

Mais dès avril 1917, la situation étant devenue critique et la sécurité des malades accueillis aléatoire, il est décidé que trois convois, par vagues successives et d'inégales importance, évacueraient plusieurs centaines de personnes : le premier convoi a lieu vers les établissements d'Auxerre, Dijon, Dôle, Bourg, Privas, Avignon, Aix en Provence, Marseille et Nice. Le second convoi dirige malades et personnel accompagnant vers Albi, Aurillac, Bourges, Breuty la Couronne, Bonneval, dans la colonie de Dun Sur Auron, à Caen, à la Celette (Corrèze) Niort et Saint-Alban. Enfin, troisième vague de départs vers Agen, Albi et Pau.

Soucieuse des individus, la direction l'est aussi de la protection du matériel : mobiliers, vêtue, literie, matériel agricole, matériels en tous genres sont envoyés à l'abri vers les asiles du Mans, de la Charité-sur-Loire et de Tours.

Dans les rapports médicaux⁴ des années de guerre, la plus grande place est encore laissée au somatique. Pourtant, sont de plus en plus relatées les tentatives thérapeutiques effectuées dans le traitement des troubles mentaux : balnéothérapie, contention, saignées, évacuations "pour apaiser", toutes méthodes appliquées très différemment selon les médecins, en plus du "traitement moral". Parmi les drogues utilisées, citons : le bromure, le chloral⁵ le très allemand Véronal, le très français Gardénal depuis 1912⁶ qui vint supplanter son concurrent d'Outre-Rhin. Une nouvelle thérapie de choc vient d'être mise au point à Vienne par Wagner Von Jauregg : c'est la malaria-thérapie.

Celle-ci consiste en l'inoculation du paludisme pour traiter la paralysie générale d'origine syphilitique.

1918 : ENFIN !

Il faudra encore attendre presque onze mois pour que cesse enfin, ce conflit si coûteux en vies humaines, et qui ravagea pour longtemps le paysage de France. Lors de la commission administrative du 28 août 1918, les administrateurs des départements associés, Seine-

et-Oise et Seine-et-Marne, s'inquiètent de l'augmentation du prix de journée dont ils ont respectivement la charge en échange de l'accueil des aliénés de leur département à Clermont. Le directeur, Monsieur Cacaud, est bien conscient de ce problème mais, rétorque t-il "Clermont est toujours soumis à des bombardements aériens⁷ raison pour laquelle plusieurs centaines de malade ont été évacués et ajoute t-il, "leur réintégration ne pourra avoir lieu que lorsque les circonstances le permettront et que le danger sera écarté". Pour les hommes cette solution est envisageable à court terme mais, pour les femmes, il n'en est pas de même car le quartier du régime commun est occupé par un centre médical militaire de 350 lits. Mais les administrateurs de Seine et Oise et de Seine et Marne ne désarment pas : "il ne saurait être question, en aucune manière, de faire ajourner la réintégration des malades et occasionner ainsi aux départements des dépenses supplémentaires importantes".

Mais, pour ne pas perdre d'argent, l'organe délibératif de l'établissement demande à l'Etat le paiement du surcoût occasionné par la réintégration des malades transférés dans d'autres départements, ceci à titre de dommages de guerre : montant = 100.153 F.

Pendant l'évacuation, de nombreux malades décèdent, touchés par l'épidémie de grippe maligne, autrement appelée grippe espagnole.

En avril, 1400 malades et 27 infirmiers sont évacués par décision du ministre de l'Intérieur. De son côté, la direction décide à titre conservatoire et pour éviter un éventuel pillage par les troupes ennemies, la vente massive de viande et la liquidation d'une grande partie de provisions : cette mesure "assure , en plus, une plus grande liberté d'esprit".

Les journées particulièrement violentes du 28 Mai 1918 et surtout du 9 juin 1918 (offensive sur le front de Montdidier - Compiègne) donne à posteriori raison au directeur pour les mesures prises.

Mais la bataille du plateau de Méry⁸ Courcelles-Epayelles sonne le glas des armées ennemies et "on envisage le péril encouru quand on sait avec quel raffinement les Allemands ont dévasté et ruiné les pays qu'ils ont occupés" note le directeur, le docteur Cacaud.

Les dernières bombes tombent sur l'asile, ultime chant de l'aigle germanique : d'importants dégâts viennent s'ajouter aux précédents et à l'abandon forcé dans l'entretien des bâtiments par manque de matériaux et de main d'œuvre. L'habitation du directeur mais aussi les

⁴ En 1917 et 1918 il n'y a pas de rapports médicaux.

⁵ Le philosophe allemand Friedrich Nietzsche, "grand amateur" de chloral serait mort d'une intoxication croisée de cet hypnotique avec le "calmant javanais" (solution de cannabis indica).

⁶ Alors que le " staff "de la firme française cherchait un nom, au dernier né, le phénobarbital, quelqu'un lança, se référant au succès colossal de la carrière commerciale du véronal : "en tout cas, il faut garder ... nal".

⁷ Plus de trois cents bombes sont tombées sur l'asile en 1918 occasionnant les plus grands dégâts aux bâtiments et aux cultures.

⁸ En souvenir aux terribles batailles qui eurent lieu sur ce lieu, prélude à l'offensive générale des alliés, un décret du 3 Novembre 1932 officialise en Méry-la-Bataille, le nom de cette petite commune.

logements des deux médecins chefs et de nombreux locaux sont très endommagés : buanderie de Bécrel, pavillon des enfants à Fitz-James ...

Le 11 Novembre 1918, l'Armistice est signée dans la clairière de Rethondes, près de Compiègne, mettant ainsi fin à un carnage sans précédent à l'époque : huit millions de morts, plus de vingt millions de blessés et son cortège de ceux qui deviendront les parias de la société : les "gueules cassées".

On ne compte plus les veuves et les orphelins : on ne peut évaluer la misère, la pauvreté engendrées par ces quatre années terribles.

Le directeur, dans son rapport annuel, note que l'asile a pu fonctionner toutes ces années "grâce à l'esprit de devoir dont s'est montré animé le personnel tout entier". Et ceci, pour les hommes et les femmes qui "sont considérés comme un déchet social par ceux qui s'opposent en arguant de gaspillages inutiles, à toutes les tentatives faites pour améliorer le sort de ces malheureux" (Dr.G.Delmay).

Une page est désormais tournée. Les progrès de la médecine, des sciences, l'évolution de la législation, un regard différent de la société envers ceux qu'elle considérait il y a encore peu comme des fous vont ouvrir de nouvelles voies à la psychiatrie

Et l'histoire de notre établissement, considéré à l'époque comme "l'Asile de France présentant les meilleures conditions pour le traitement et le bien-être des malades mentaux" reste à écrire.

Christian WALRAND

- " Je tiens, ici même, à dire toute ma gratitude à Monsieur Gérard Dahuron, Directeur de l'établissement jusqu'en novembre 1998 qui m'a autorisé à consulter les archives sans aucune restriction".



L'Association

recherche

souvenirs et objets anciens

Grâce à L'aimable contribution de donateurs sympathisants, l'Association a la satisfaction de rassembler peu à peu de nombreux souvenirs et objets anciens en vue de les exposer dans le cadre de manifestations festives en attendant la réalisation en cours du Musée du C.H.I.. Tous ces trésors récupérés soit dans les greniers des services, soit grâce aux souvenirs personnels des uns et des autres, sont autant de richesses pour l'histoire de notre Établissement et son devenir.

Dépôts, prêts ou dons seront tout particulièrement bien accueillis et répertoriés au :

Relais Communication de l'Association :

Maryline Clin, Association Culturelle des Amis du C.H.I.

2, rue des Finets 60600 Clermont Tél. 03 44 77 50 00 Poste 5715